

**FOLIES AUX LABORATOIRES D'AUBERVILLIERS****" Vivre avec nos Folies "***Rencontre du samedi 24 juin 2000***Introduction :** Valérie Marange**Présentation des Labos :** Catherine Leconte**Présentation de Chimères :**

Rédactrice en chef de Chimères depuis sa fondation, j'ai aujourd'hui le curieux privilège de faire partie des trois ou quatre personnes qui fondèrent la revue en 1987 alors que Gilles Deleuze et Félix Guattari en étaient les initiateurs et les directeurs de publication Chimères est une revue de " schizoanalyse " c'est à dire que sa ligne éditoriale témoigne d'une transversalité qui parcourt les thématiques diverses que nous abordons à chaque numéro : philosophie, politique, esthétique, terrains anthropologiques ou cliniques. La schizoanalyse ne participe d'aucune vocation éclectique qui engloberait tous ces champs d'énonciation et de pratiques qui s'étendent de l'expérience de la folie à celle des nouvelles technologies. Elle se situe au contraire, au carrefour de ces différentes recherches-pratiques pour tenter de comprendre avec ceux qui les produisent, quelles subjectivités les animent, de quelles singularités ils sont inconsciemment porteurs. Elle voudrait être le lieu d'inscription des idées ou les concepts que ces divers terrains produisent lors de leurs balbutiements, de leur état naissant, de ce moment étrange où, de l'hésitation entre l'être et l'avoir, surgit parfois une idée. Chimères cherche à comprendre les conditions d'apparition de la subjectivité.

Ainsi Chimères s'intéresse à des efforts dispersés de penser et voudrait être le lieu de rencontre de diverses pratiques cliniques, picturales, politiques, ou écolosophiques, etc, qui, à un certain moment de leur parcours, cherchent un système de rencontre et de débats pour échanger des idées, des manières d'être qui leur permettent d'aller plus loin du côté de l'étrange, de ce qui échappe, de ce qui reste processuel dans le risque même de créer, d'écrire, de peindre ou de simplement vivre, etc...

En juxtaposant ainsi des " monographies " de terrain, Chimères réussit ou non, (selon les bonheurs du jour), à les faire entrer en résonance c'est à dire non tant à les travailler ensemble qu'à travailler l'entre deux, les passages : cette zone grise de la multiplicité, de l'hétérogène, du micropolitique.

La schizoanalyse ne s'oppose pas à la science mais elle considère (comme Foucault ou Braudel l'ont si bien montré ) que celle-ci est fatalement datée, liée à son temps, et que dans le cadre universitaire ou marchand qui est celui de sa survie, elle ne saurait échapper à des conditions d'énonciation : elle se trouve requise par sa fonction socio-politique, celle de reconduire un savoir, avec ce que cela suppose de rapport hiérarchique, d'obligations inconscientes de censure. Chimères s'oppose par contre à l'esprit " scientiste ", celui d'un certain rapport aux idées reçues, à une vérité transcendante jamais mise à l'épreuve du terrain, aux universaux. Par sa position adjacente à ces formations de pouvoir, la schizoanalyse peut soutenir une démarche plus pragmatique, plus micropolitique, s'adressant aux chercheurs, créateurs ou aux fous dans cette partie d'eux-mêmes qui résonne, qui reste le lieu caché d'un désir encore vagabond.

Pour éviter de tomber dans les travers d'une institution close, la revue Chimères a choisi, à partir de 1993 de s'inscrire dans un ensemble associatif, " La maison de toutes les chimères ", qui accueille des collectifs de patients, de chômeurs et de professionnels de l'informatique et de la santé. Elle cogère ce lieu, anime des journées annuelles de réflexion et des séminaires trimestriels. Un groupe de travail mensuel se consacre à des débats plus théoriques sur des concepts deleuzo-guattariens. Par ailleurs les locaux de Chimères sont situés dans une maison associative plus large, celle du CICP de la rue Voltaire

Pour reprendre le fil de l'histoire, je peux vous dire que la revue a commencé à prendre consistance en 1985, à partir d'une somme de matériaux et de discussions collectives qui eurent lieu autour de Félix à partir des années 80 et qu'on avait appelé pompeusement " les séminaires de Félix Guattari ". On y travaillait bien sûr sur les idées de Félix, sur ce qu'il apportait, mais aussi avec plein d'autres gens qui venaient intervenir lors de ces séminaires, des anthropologues, des mathématiciens, des cliniciens. Ces séminaires étaient fermés, on venait par cooptation (sur une centaine d'inscrits, une vingtaine de gens venaient très régulièrement). Ces séminaires ont duré de 1980 à 1992, date de la mort de Félix Guattari. Le noyau de base était issu de la Clinique de La Borde, c'est à dire d'une clinique de psychothérapie institutionnelle située dans le Loir-et-Cher, et qui est inspirée par le mouvement de psychothérapie institutionnelle (fondé par François Tosquelles en 1940/45) et qui est basé d'abord sur la thématique suivante : il faut d'abord soigner l'institution avant de soigner les fous. Donc, on était tous parti d'une certaine pratique clinique et politique, d'une certaine politique de la folie. En 1987 pourquoi est-ce que l'on a décidé de faire une revue ? Et bien on ne l'a pas décidé, on a été pris d'une envie de revue, et pourtant on était bien placés pour savoir que c'était une connerie, parce que l'on avait tous déjà participé à plusieurs revues, la revue " Recherche " qui était la revue du Cerfi, dont plusieurs représentants seront là tout à l'heure, la revue de " psychothérapie institutionnelle " qui s'était cassée la gueule comme la plupart des revues, et nous on s'est quand même dit on va en faire une, en pensant que ça durerait trois ou quatre numéros maximum, nous en sommes au numéro quarante. Catastrophe s'il en est.

Nous avons également fondé " Change international " qui est une revue qui elle s'est cassée la gueule. Mais bon, qu'est-ce que je pourrais vous dire ? Pourquoi est-ce que l'on a décidé de faire une revue quand même ? Il faut se resituer dans les années 68. Il y a eu une vague de néolibéralisme, de nouvelle philosophie, de postmodernisme, à peu près n'importe quoi, de gens qui voulaient d'un revers de main balayer tout ce qui était d'ordre théorique. Donc il était assez peu avisé de vouloir rappeler ce que c'était que des pratiques - parce que c'était ça le but de Chimères - qu'elles soient sociales, esthétiques, philosophiques, cliniques ou analytiques. Et nous, qui nous intéressions à la transformation de l'inconscient, à l'analyse de l'inconscient, c'est cela que l'on appelle " la schizoanalyse ", mot barbare. On c'était donc juré de ne pas faire de revue, de ne pas constituer un nouveau courant, de ne pas travailler autrement que clandestinement, sans faire de vagues... Parce qu'à la sortie de " l'anti-oedipe " et ensuite de " mille plateaux ", tout le monde nous attendait un peu au coin du bois, tout le monde pensait qu'on allait faire des schizoanalyses, qu'on allait créer un nouveau courant de psychanalyse... Donc on avait décidé de faire le mort et de rester entre copains. Et puis on a été pris d'une envie soudaine de faire une revue car on ne pouvait pas rester cantonnés dans une position critique des pratiques psychanalytiques, de la conception un peu rigide des " universaux ", des pratiques stéréotypées. Il existait plein de gens et de lieux qui avaient des pratiques insolites et très innovatrices dans tous les domaines et une revue comme Chimères pouvait peut-être se faire l'écho de ces pratiques minoritaires, en gros. Donc on a créé la revue sur ce pari là.

En fait je ne parlerai pas des paradigmes esthétiques, parce que Valérie Marange va vous en parler tout à l'heure. Ce qui nous a agité c'était de savoir ce que c'était qu'une production de subjectivité, je ne suis pas sûre d'avoir envie de vous en parler tout de suite, je préférerais que ça vienne dans l'ordre des questions que vous ne manquerez pas de poser... Je passe la parole à Valérie.

### **" Folies aux Laboratoires "**

Valérie Marange : Il y a un mot qui a disparu dans le dernier petit papier de présentation de cette journée mais que vous avez dans l'autre qui est paru dans les Cahier des Labos et sur lequel on s'était un peu arrêtés avec François Verret dans nos discussions préalables et qui était l'idée d'une " culture politique de la folie ". Cela faisait référence à tout ce travail mené pendant 50 ans depuis St Alban, qui cherche à sortir la question de la folie de l'isolement social et culturel dont les personnes font les frais. Mais d'abord une culture politique cela signifie qu'on est effectivement dans un problème qui n'est pas un problème culturel stricto sensu ni un problème politique au sens étroit, mais qui est un problème de subjectivité collective. Quel type de subjectivité, quelle manière d'être ensemble sommes-nous en train de construire et/ou de subir dans le champ de ce qu'on appelle la " cité subjective " aujourd'hui ? C'est une question que l'on peut se poser dans une ville comme Aubervilliers à partir de la question de la culture politique issue du mouvement ouvrier français. Qu'est-ce qu'elle devient ? Dans quelle mesure reste-t-elle articulée au travail et au " productivisme " ? Dans quelle mesure disparaît-elle avec un certain embourgeoisement d'un côté et de l'autre la précarisation du travail et donc la fluidification des subjectivités ? Or nous pensons que dans ce genre de questionnement la question de la folie, de la norme subjective, est un test très important pour évaluer et transformer une culture politique, c'est à dire la production collective des subjectivités. On le voit négativement dans le XXème siècle en particulier, avec les exterminations de fous en Allemagne ou en France avec ce que l'on a appelé l'extermination douce (avec la mort de faim de quarante mille malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques français pendant la guerre) et on pourrait évoquer toutes sortes de faits, de structures concentrationnaires dans lesquelles la folie a été contenue pendant le XXème siècle, notamment en Union Soviétique qui n'en a pas eu l'apanage malheureusement. Et on peut se demander ce que ça représente pour des générations, pour le façonnage de subjectivités " normales ", de vivre dans cette peur du stigmatisme psychiatrique. D'une façon plus positive, il y a également interdépendance entre les mutations de la subjectivité et la place faite à la déraison, aux affects, dans un espace collectif large ou plus restreint.

Se poser ces questions de culture politique c'est en même temps se poser des questions de style de vie, et donc d'esthétique d'une certaine façon. C'est à dire qu'il n'y a pas d'un côté un domaine de l'esthétique, qui serait quelque chose de strictement savant et gratuit sans rapport avec la subjectivité de tous, et puis de l'autre côté un domaine politique où l'on ne se poserait pas du tout ce genre de question. Ce que signifie cette histoire de culture politique de la folie, c'est aussi que la question du langage, du style d'expression, des types de langage qu'on peut essayer d'élaborer ensemble, est travaillée par la question de la folie. Faire bégayer la langue, la faire délirer, telle est la tâche de la littérature, d'après Deleuze, et d'une certaine façon je crois que ce siècle en a été plus conscient que d'autres, même les psychiatres d'ailleurs face à quelqu'un comme Artaud, ont pris conscience que c'était là que se produisait l'œuvre, sur les bords au moins d'une certaine folie.

Or faire délirer la langue, c'est faire bouger la norme subjective, c'est intervenir dans les productions de subjectivités. On peut peut-être dire deux mots sur la production de subjectivité, dire qu'il y a des formatages subjectifs qui interviennent de fait, qu'on subit, par l'école, par les médias.. La subjectivité ce n'est pas une donnée naturelle telle qu'on peut se la représenter avec la lecture de Descartes, une espèce de sujet métaphysique qui tomberait du ciel. C'est une chose très concrète qui se passe directement dans le champ de la cité et qui se travaille. Et quand on rentre dans des périodes pauvres, tristes, peut-être que la nôtre en fait partie en ce moment, c'est aussi qu'il y a des problèmes de relance de la production de subjectivité voir de normativité trop forte qui fait que les sujets restent chacun sur leur petit territoire personnel, qu'il deviennent " normopathes ". C'est ce genre de question qui nous intéresse, de savoir comment on peut relancer la production de subjectivité, comment ça se passe quand quelqu'un cesse de se produire lui-même comme expression singulière, s'arrête dans des stases dépressives ou autres, ou au contraire se remet en mouvement. Et ça à cet égard nous pensons que ce sont les conditions collectives qu'il faut travailler, celle de l'énonciation et de l'expression, et que dans ce sens ce que font les

artistes concerne vraiment tout le monde, comme production de singularités qui permettent de sortir des fabriques de subjectivités infantilisantes comme les sit-com ou les jeux télé, par exemple.

Alors pourquoi la folie ? On a un peu tourné autour de ce terme pendant la préparation de cette journée. Pourquoi employer le terme de folie, le mettre en avant alors que peut-être on ne voit pas très bien ce que cela peut vouloir dire ? Ca peut vouloir dire des choses très différentes, on avait mis " folie ordinaire ou pas " dans le premier papier qui est paru dans les Cahiers des Labos. Si cette dimension de la folie nous paraît importante c'est parce qu'elle ne se recoupe pas entièrement avec la question de la pathologie mentale ou de la pathologie sociale, de la souffrance comme on dit dans les milieux psy. Bien sûr la souffrance existe et bien sûr qu'il faut en parler, mais on doit en parler sans perdre de vue une autre dimension de la folie qui est d'une certaine façon sa créativité. C'est à dire que la folie c'est tout ce qui va se situer un moment donné en rupture avec un mode de subjectivation majoritaire et qui va essayer de sortir de ça et d'une certaine manière essayer de créer de nouveaux paradigmes, un nouveau type de consistance subjective souvent de façon inconsciente et involontaire. C'est cette dimension de rupture, de mutation qui nous intéresse, dimension on pourrait dire presque révolutionnaire de la folie. Je vais maintenant vous infliger pendant quelques minutes la lecture d'un texte de Foucault qui est un peu difficile mais que l'on peut prendre comme un temps de lecture poétique, parce que c'est aussi un très beau texte et très bien écrit, qui a été intégré dans les nouvelles éditions des livres de " L'histoire la Folie " bien que ça ait été écrit après. Le texte s'intitule " La folie et l'absence d'œuvre " .

" Peut-être un jour on ne saura plus bien ce qu'a pu être la folie. Sa figure se sera refermée sur elle-même ne permettant plus de déchiffrer les traces qu'elle aura laissées. Ces traces elles-mêmes seront-elles autre chose pour un regard ignorant que de simples marques noires ? Tout au plus feront-elles partie de configurations que nous autres maintenant nous ne saurions pas dessiner mais qui seront dans l'avenir les grilles indispensables par où nous rendre lisible nous et notre culture. Artaud appartiendra au seuil de notre langage et non à sa rupture, les névroses aux formes constitutives et pas aux déviations de notre société. Tout ce que nous éprouvons aujourd'hui sur le mode de la limite, ou de l'étrangeté ou de l'insupportable aura rejoint la sérénité du positif, et ce qui pour nous désigne actuellement cet extérieur risque bien un jour de nous désigner, nous. Restera seulement l'énigme de cette extériorité. Quelle était donc se demandera-t-on cette étrange délimitation qui a joué depuis le fond du Moyen-Age jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle et au-delà peut-être ? Pourquoi la culture occidentale a-t-elle rejeté du côté des confins cela même où elle aurait pu aussi bien se reconnaître, où de fait elle s'est elle-même reconnue de manière oblique ? Pourquoi a-t-elle formulé clairement depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle mais aussi dès l'âge classique que la folie c'était la vérité dénudée de l'homme, et l'avoir pourtant placée dans un espace neutralisé et pâle où elle était comme annulée ? Pourquoi avoir recueilli les paroles de Nerval ou d'Artaud ? Pourquoi s'être retrouvée en elles, mais pas en eux ? "

Alors, sur cette question je crois que l'on pourrait peut-être s'arrêter. Pourquoi effectivement pouvons-nous nous reconnaître dans des œuvres qui ont été produites par des gens qui ont été étiquetés à un moment quelconque comme fous, et pourquoi pas en eux ? Pourquoi sommes-nous capables de reconnaître la folie comme source d'une œuvre et continuer à maintenir loin de nous ceux que nous stigmatisons du côté de la maladie mentale ?

Voilà une question dont je pense que l'on pourrait partir Chimères et Les Labos, du fait d'être entre des enjeux de création et des enjeux qui tiennent au collectif, à la cité concrètement. Enjeux qui nous mettent en contact avec une double dimension de la folie. La folie effectivement comme source de notre langage, de notre constante tentative de parler autrement notre langue. Source d'où nous viendrait éventuellement la possibilité de modifier nos valeurs et les significations de la langue. L'artiste mais aussi le philosophe ou le scientifique opèrent tous une espèce de traversée du chaos d'où ils ramènent des blocs de perception, d'affect, des concepts, etc. De l'autre côté effectivement il y a ce qu'on appelle la pathologie mentale qui elle va plutôt être perçue non pas du côté de la créativité mais de la difficulté à être, de l'arrêt dans les devenirs, de la fatigue, de l'empêchement à vivre et aussi bien sûr comme confrontation à la norme psychosociale qui

devient d'une certaine façon de plus en plus contraignante. Ces deux figures de la folie, la psychiatrie les a nouées d'une certaine manière, elle les a nouées d'une manière normative qui est allée jusqu'à présenter tous les créateurs comme des malades, il y a eu hier soir à Chimères un exposé de Frédéric Gros qui est un historien de ces choses et qui nous a rappelé comment effectivement Rousseau par exemple était présenté constamment pendant le XIX<sup>ème</sup> siècle comme un paranoïaque par la littérature psychiatrique. Forme de nouage qui a consisté à neutraliser la folie comme source mais aussi peut-être tout de même, et de plus en plus au fur et à mesure du XX<sup>ème</sup> siècle, à reconnaître quelque chose comme la présence d'une œuvre dans la folie la plus souffrante. Or, c'est ce type de nouage dont Foucault annonce dans ce texte le déclin, la dissociation donc de la folie comme paradigme anthropologique, culturel en général et de la maladie mentale. Avec effectivement une médicalisation de plus en plus forte de cette dernière, avec tous les médicaments, les psychotropes, et aussi avec les nouveaux traitements on pourrait dire médico-sociaux de la normalité tel que par exemple, pour citer un exemple récent, ce dispositif du P.A.R.E. (Plan d'Aide au Retour à l'Emploi) qu'on est en train de mettre en place concernant les chômeurs, qui est un dispositif, pour reprendre les termes de Dominique Kessler, de " monitoring des comportements ". Dans ce nouveau paradigme médico-social général, on peut dire d'une certaine façon que la folie, ou ce qu'appelait Foucault " le halo lyrique de la folie ", se dissout et se dissout dans un paradigme qui tend à remélanger ce que la psychiatrie au XIX<sup>ème</sup> siècle d'une certaine façon avait séparé. C'est à dire les improductifs ordinaires, les vagabonds, les chômeurs, les flemmards... Et puis les fous qui vont être étiquetés comme tels et qui, d'une certaine façon auront le droit d'être flemmards dans l'espace de l'asile. Aujourd'hui on a l'impression, quand on relit les chapitres de Foucault dans " L'histoire de la folie " sur le grand renfermement au XVII<sup>ème</sup> siècle, d'un retour à ce paradigme là qui va remélanger toutes catégories des improductifs en les étiquetant à la fois comme malades, et à la fois d'une certaine façon coupables ou du moins responsables, pour reprendre le vocabulaire assurantiel contemporain, de ce que l'on va appeler leur exclusion. Dans ce cadre là, on peut dire que la ville elle-même devient une espèce de grand hôpital à ciel ouvert, un hôpital pour les normaux aussi puisque les nouveaux formatages de la subjectivité produisent des nouvelles normopathies, ce que Jean Oury et d'autres ont appelé la normopathie, par exemple la " souffrance au travail " ou la " fatigue d'être soi " dont parle Erhenberg. On peut parler aussi d'une autre division qui avait été instaurée par la psychiatrie à la fin du XIX<sup>ème</sup> entre le criminel et le fou qui est elle aussi en train de se dénouer avec ce développement considérable d'un espace psycho-pénal qui fait qu'il y a de plus en plus d'ailleurs de psychotiques en prison. Face à cette espèce de nouvelle donne est-ce qu'il faut essayer de sauver la psychiatrie qu'on va dire humaniste contre ces nouveaux renfermements ou externements ? Nous, présentes ici, nous pensons que ce n'est ni possible, ni souhaitable. Ce n'est pas possible d'abord parce qu'on peut dire que ce sont des nouvelles formes de contrôle des subjectivités beaucoup plus souples, plus immanentes, plus investies directement dans la vie sociale qui remplacent les formes disciplinaires de l'ancien enfermement qu'on n'a pas à regretter. D'une certaine façon on peut dire que la situation n'est ni meilleure, ni pire, et il faut effectivement de nouvelles armes. Alors lesquelles ? Comment est-ce que nous pourrions ici renouer autrement cette question de la folie telle que j'ai essayé de la poser avec la question de ce que j'appellerais le " social triste ", c'est à dire de la pathologie psychosociale ? Le genre de tentative que l'on fait aujourd'hui c'est de déplacer, de délocaliser complètement cette question en la sortant non seulement de l'asile mais aussi des politiques de secteur, etc, et de se demander comment on pourrait réinvestir de la folie créatrice dans ce social triste ? Pour en faire un moteur d'invention du social, produire de nouveaux espaces, de nouvelles manières d'être ensemble au-delà de l'attention à la souffrance, être dans l'attention aux virtualités qui sont présentes dans le social, qui sont présentes dans la ville. Cette idée d'un paradigme esthétique dans le social indique que ce dont on a besoin aujourd'hui c'est d'inventer de nouvelles formes, de nouvelles manières de vivre et de vivre ensemble dans la cité, d'accueillir les gens dans ce que Guattari appelait des nouveaux " espaces de douceur " et ceci dans l'hétérogénéité c'est à dire en faisant se rencontrer des gens différents avec des pratiques professionnelles ou autres. C'est pour ça qu'on organise ce type de chantier, pour que puissent se rencontrer à la fois des

fous, des gens qui ont en charge le social triste, des créateurs, pour essayer d'assembler et de partager ensemble des bribes de cultures, de pratiques, d'expériences, pour construire ces espèces de nouveaux asiles mais dans le sens positif du mot asile c'est à dire des endroits où l'on peut se réfugier aussi et qui soient en même temps des foyers de production de nouveaux types de subjectivité, avec des usagers - c'est très important que les usagers puissent participer à cela et que ce ne soit pas quelque chose qui leur arrive comme ça préfabriqué - et des services psychiatriques et sociaux, des artistes, des soignants, des acteurs sociaux et politiques, etc.

Aujourd'hui c'est ce que l'on va essayer de faire, on va vous proposer quelques bribes de ces cultures politiques de la folie qu'on a pu produire et amasser ces dernières années, des livres et des revues, la revue Chimères mais aussi la revue Recherches qui a arrêté de paraître depuis longtemps mais qui a accumulé énormément de travaux d'archives et de cartographies du social et de l'urbanisme... Florence Pétry a relancé aujourd'hui une petite maison d'édition qui rassemble des écrits d'écrivains qui ne sont pas des professionnels de l'écriture, ceux que peut-être Foucault aurait nommés les hommes infâmes, c'est à dire ceux dont généralement on trouve des traces dans la littérature administrative mais qui ne publient pas nécessairement.

Ce matin nous allons vous présenter un film sur un collectif de patients de la psychiatrie qui s'appelait " Trames " qui était probablement l'expérience la plus poussée en France de ce type de collectif. Il y a ici d'ailleurs à ma droite Jean Blaise Lazarze qui est l'un des animateurs d'un collectif d'" impatients ", il s'appelle comme ça, et qui se réunit à La maison de toutes les chimères. La question de l'expérience des collectifs de patients nous semble vraiment être quelque chose d'important dans la constitution de cette nouvelle culture qu'on voudrait voir émerger. On vous présentera peut-être également si on a le temps quelques morceaux d'un film sur François Tosquelles et puis cet après-midi on vous proposera des images tout à fait différentes. Ce sont des images produites par des artistes, des réalisateurs qui en même temps travaillent sur cette matière des faits divers, de ce qui fait la vie quotidienne, de cette dimension de la folie ordinaire dans la vie quotidienne avec leur propre regard qui prend aussi sa source dans la folie.

La question qui va se poser dans la journée c'est comment on poursuit ce chantier ? On a pensé éventuellement faire une semaine ou une dizaine de jours où il y aurait différentes présentations ici, il y aurait aussi une mise à disposition d'un fonds de livres, de films... La question c'est qu'est-ce que les uns et les autres on va apporter comme morceaux ? Comment va-t-on les agencer ?

Agnès Bertomeu : J'ai plusieurs casquettes, si bien que je ne sais pas très bien d'où je parle, la revue Chimères me prend pour un écrivain occasionnel ou une comédienne d'occasion aussi voir un psychothérapeute circonstanciel, l'hôpital de Ville Evrard me prend pour un psychologue à temps plein... Cette association entre Les Laboratoires d'Aubervilliers - certains croyaient que c'était des laboratoires pharmaceutiques - et la revue Chimères est l'occasion d'ouvrir cet espace, qui est déjà ouvert, à toutes sortes de problématiques qui traversent la ville et aussi la folie et aussi la psychiatrie. Ça fait pas mal d'années que je poursuis un itinéraire qui va de la Clinique de La Borde à l'actuelle transformation de la psychiatrie dite de secteur en m'interrogeant tout au long sur le devenir des gens qui étaient pris dans ces affaires de ce qu'on appelait la psychiatrie mais aussi de la difficulté à vivre avec certaines configurations psychiques, disons. En même temps je me rends compte que maintenant la question de la difficulté à vivre est assez générale. On se retrouve dans les territoires hospitaliers à constater qu'il est difficile de vivre pour tout le monde, c'est quelque chose qui peut arriver à tout moment d'avoir affaire à la psy comme on dit. Dans toutes sortes de circonstances y compris pour y poser des questions, voir presque des questions existentielles du genre " qu'est-ce que j'ai foutu pendant dix ans ? ", etc. Autre chose : A l'écologie, il y a pas mal de bruit vous savez, pas mal de bruit, et des fois assez agaçant sur l'écologie mais en même temps il y a quelque chose qui est intéressant. A propos de la diversité. Je me baladais il n'y a pas très longtemps du côté du Larzac et j'ai été surprise de voir à quel point il y avait différentes sortes de plantes sur un mètre carré, une diversité dont j'avais complètement perdu l'habitude dans les friches de banlieue où poussent un certain nombre de plantes qui sont toujours les mêmes. Donc je me suis dit que c'était intéressant cette question de la diversité biologique même si elle paraît un petit peu rapportée du Larzac, comme

ça, il y a sans doute une sorte de pression homogénéisante au niveau de l'humain aussi. Dans un de ses derniers bouquins, qui avait pour titre " Les Trois Ecologies ", Félix Guattari parlait d'une écologie humaine, d'une écologie mentale, et on pourrait reprendre cette question de la diversité au niveau humain et travailler à une sorte de résistance à la pression homogénéisante. Je pense que ce serait intéressant d'ouvrir aux Labos d'Aubervilliers un espace qui permettrait à toutes sortes de gens à la fois là pour apporter quelque chose, à la fois là pour écouter quelque chose, d'être dans un réseau de véritables échanges et pas dans une logique de savoir et de spectacle où s'échangent des rôles de passif-actif qui finissent par être chiants.

Par rapport à ça la question que je me pose sur ce que l'on appelle la folie si on l'enlève de son sens général, pratiquement culturel des gens qui se sont trouvés dans de telles situations de rupture qu'ils ont été amenés à vivre très longtemps à l'écart, dans ce compartimentage extérieur où les plaçait l'organisation du soin tel qu'il était. Cette mise à l'extérieur était aussi une manière de croire se garder de la difficulté à vivre en la compartimentant dans des lieux qui lui était désignés, assujettis. Maintenant l'évolution de la psychiatrie est telle que les gens vivent de plus en plus en ville, et ça c'est quelque chose je trouve très porteur d'espoir, le fait de vivre en ville et de ne plus vivre dans les territoires des hôpitaux, loin de tout. En même temps ça représente certaines difficultés, et un des critères de possibilité de vivre dans cette espèce de diversité biologique dont je faisais état tout à l'heure ce serait quand même de pouvoir arriver à vivre y compris avec les gens qui ont été porteurs de grandes ruptures, de grandes crises dans leur vie et qui sont disons un peu en oblique, sur des pas un peu particuliers par rapport à la vie soi-disant normale. Pour travailler ça on s'était proposées, avec Danielle Sivadon et Valérie Marange, il y a quelques années et on va le reprendre à cette occasion, de faire un projet de recherche qui s'occuperait de questions du genre " comment ça se fait qu'une ville tienne le coup ? ", " comment ça se fait qu'une ville est en équilibre ? " Parce que c'est assez magique finalement. Et c'est un peu les questions qui se posaient dans la psychiatrie institutionnelle, c'est à dire comment un collectif qui rassemble un tas de gens va pouvoir tenir le coup et fonctionner de manière assez agréable finalement... Le projet c'est de travailler ça avec la ville et en même temps travailler la capacité de la ville à vivre avec des gens qui ne sont pas forcément, rigidement normaux. Je vous invite pour ceux que ça intéresse à participer à ce projet. Cette journée d'aujourd'hui a été prévue comme la première journée d'une suite qui devrait avoir lieu et qui serait une sorte de chantier, de mise en chantier avec vous, et avec ceux que vous pouvez inviter, de toutes ces questions voir d'autres, il y en a certainement d'autres à amener. C'est là-dessus que je m'arrête.

Valérie Marange : Peut-être certains d'entre vous souhaiteraient-ils se présenter ou réagir à ce qui vient d'être dit, avant qu'on passe en salle de projection ?

### ***Intervention du public :***

Laurent Guilloteau (Agir ensemble contre le Chômage) : Comme travailleur précaire, participant à AC, je parlerais des projets de " refondation sociale " du Medef testés sur les chômeurs et leurs allocations. Ces négociations scandaleuses mafieuses se font sous le signe de délires moralisants contre les pauvres, évidemment responsables de leur situation. Un des problèmes soulevé c'est la dissipation des frontières cartésiennes autrefois reconnues dans nombre de domaines, la frontière entre folie créatrice et pathologie mentale dont parlait Valérie, mais aussi celle entre l'insertion par le travail à temps plein source de dignité et la capacité de transformer la société selon d'anciennes idéologies de l'émancipation, et des formes de participation à la vie sociale plus hétérogènes, plus discontinues, moins marquées par l'adhésion continue à une culture syndicale ou politique, ou l'adhérence à une profession, à un métier, à son idiotisme éventuel. Le nombre de précaires a cru depuis trente ans. 46% de la population active en France n'est pas en contrat à durée indéterminée : intermittents, free-lance, la majorité de ces 46% passent par des contrats à durée déterminée, d'intérim. C'est très " économique ", mais c'est à partir de là que sont fabriqués de la morale et des dispositifs répressifs ou de contrôle. Il faut saisir l'ampleur du phénomène : l'intérim c'est 20% par an de croissance annuelle de la main d'oeuvre employée comme du chiffre d'affaire ; les C.D.D. représentent 87% des embauches actuelles ; et dans les métiers

de la psychiatrie, du soin ou de la relation c'est aussi sur ce mode que les embauches ont lieu ; la chance, peut-être, dans ces secteurs c'est que souvent les gens ont des diplômes ou une expérience faite d'analyses, de stages gratuits, de participation à telles ou telles études, etc, et arrivent à se faire payer un peu mieux que le Smic horaire, ce qui est majoritairement le lot des gens à contrat à durée déterminée...

Le patronat nouveau du Médef dit " pour nous l'emploi-jeune est une bonne solution et nous voulons des contrats à durée déterminée de cinq ans ", comme l'Etat s'en est octroyé pour un certain nombre de nouveaux services dans des services publics qui avaient besoin d'un coup de jeune pour pas cher (on fait du web dans l'éducation nationale avec des bacs plus cinq à cinq mille balles...). Cette organisation patronale explique que le Rmi - instauré en 1988, il écarte au moins cinq cent mille jeunes de son " droit " très conditionnel et contingenté - est un très bon droit parce qu'il implique le contrat d'insertion ; expliquer qu'ils ne veulent plus servir des allocations aux chômeurs sous prétexte qu'ils ont cotisé mais que par contre s'ils signent un contrat et acceptent les emplois " proposés " , ils pourront être indemnisés, brièvement, en attendant qu'ils prennent ce qu'on leur donnera. Nous sommes en plein dans une logique de baisse des salaires. Un des problèmes dans cette dissolution des frontières est effectivement comment sortir du social triste ? Les mouvements de chômeurs et précaires ont justement commencé à manifester des formes de fierté, par leur existence même, leurs initiatives. Ce terme de fierté est important parce qu'il vient justement de mouvements qui ont pris le social à la racine du vivant, sur la question de la vie, de la mort, de la santé, des médicaments, tel Act-Up. Ce type d'expérience, de démonstration d'arrogance, de fierté, de refus, d'affirmation, etc, sous jacente, comme dissimulée derrière les histoires confuses de " mouvement social " dont on entend parler depuis quelques années. Des gestuelles de la fierté, des paroles de la fierté s'inventent un peu partout en ce moment même. Largement sous le boisseau, contraintes par ces tristes conditions matérielles du triste social elles affrontent ou contournent la morale du travail qui régit encore nos sociétés.

Mme Claude Raullet : Je suis bibliothécaire à Aubervilliers dans une cité, donc on peut dire que je participe d'une certaine façon au social, je ne sais pas s'il est triste... On est amené à travailler à partir des livres mais aussi en rapport à tout un ensemble d'autres éléments. C'est à dire qu'on est en relation avec des gens de tous les âges, de différentes situations sociales, et aussi avec des gens qui sont en rupture ou qui souffrent. C'est assez important.

Pour moi, je peux m'intéresser à la folie ou à la psychiatrie ou encore à la psychanalyse à titre personnel par mes lectures par exemple, mais aussi à titre professionnel. On peut rencontrer des gens qui ont souvent envie ou besoin de parler et on peut être amené à jouer un petit rôle. Ceci dit j'ai des difficultés à cerner votre propos.

J'ai cru comprendre que ce n'était pas un propos de soignant, bien que vous soyez soignants. Donc la façon dont vous vous positionnez me paraît un peu étrange. La façon dont je pourrais me positionner, ce serait en parlant des gens qui vivent dans une situation particulièrement difficile. Je parlerais quant à moi de souffrance, parce qu'elle existe, de souffrance ou de situations qui engendrent la souffrance. Par exemple, on peut voir dans certaines cités la souffrance que supportent certains enfants par " la folie " de leurs parents.

On voit des choses assez dures à vivre pour des enfants. Maintenant quand vous parlez de folie créatrice qu'il faudrait réintroduire dans le socialement triste, je ne pense pas que le social soit forcément triste. Il y a beaucoup d'expériences qui ne sont pas des expériences de " folie ", mais qui sont des expériences très riches et très plurielles... Donc, j'ai l'impression que vous êtes lancées sur certains rails que je ne comprends pas très bien. Je pense qu'il y a derrière un historique, un historique théorique par rapport à la psychiatrie, à un certain rapport professionnel à la psychiatrie que je ne connais pas forcément. Disons quand même que j'ai du mal à comprendre votre positionnement par rapport à la cité.

Valérie Marange : On va s'en expliquer progressivement, on va continuer à faire circuler la parole...



Claudie Chesnais (dispositif RMI - Aubervilliers) : Je travaille sur la ville d'Aubervilliers, dans l'insertion. Donc, ça pourrait être effectivement catalogué comme le social, triste ? C'est vrai que des fois je me pose la question. Moi ce qui m'intéresse c'est de dire pourquoi je suis ici ce matin, c'est à dire que dans le petit papier des Laboratoires d'Aubervilliers en fait l'introduction c'est " vivre avec nos folies ", alors je me suis d'abord posée la question par rapport à moi-même, est-ce que je suis un peu folle quelque part ou est-ce que je suis complètement dans la norme ? Alors moi je pense que si je travaille là où je travaille c'est que quelque part je me pose un certain nombre de questions par rapport aux normes et la folie... C'est vrai que c'est assez compliqué la façon dont vous avez présenté les choses, c'est à dire qu'est-ce qu'on met tous dans le terme folie ? Moi je parlerais de la différence, c'est à dire qu'il y a des gens qui vivent de façon normale ou normalisée ou normalisante, les gens qu'on peut envier, qui ont un travail actuellement, en rapport un peu avec ce qu'a dit le monsieur de AC. En même temps la souffrance des gens au travail elle existe aussi, et puis je pense que la folie c'est quand même quelque chose d'extrêmement complexe... La question que j'ai aussi par rapport à ce matin c'est que les gens dans cette salle et autour de cette table viennent parler sur la folie, moi ce qui m'intéresse c'est aussi de parler de notre folie à nous, de cette notion de différence qui interpelle toute la question des frontières. Moi, ma folie c'est que des fois quand je suis face à l'autre qui est différent et bien je peux avoir peur, et c'est peut-être ici qu'elle commence la folie... Alors après quand on va dans la psychiatrie, je pense qu'il y a un certain nombre de courants qui sont extrêmement complexes, théoriques... Il y a aussi le vocabulaire que vous employez, je pense qu'il y a un certain nombre de gens instruits, cultivés ou culturés ici mais il y a peut-être des termes qu'on ne comprend pas qu'il faudra peut-être expliquer... Après, moi je pense que j'ai une part de folie aussi dans cette société et que j'ai une certaine chance parce que ma folie j'ai pu d'une certaine façon la socialiser et que j'ai pu la rendre viable par rapport à cette société où j'ai un travail, où je suis dans l'accompagnement entre guillemets psychologique, dans un souci et dans une obligation quelque part, de part les financeurs, d'accompagner les gens vers une réinsertion dite professionnelle mais moi j'y met effectivement le côté social qui est très important pour moi sinon je ne serais pas à cette place là. Voilà ce sont juste des questionnements, je n'ai pas de réponses théoriques...

Gérard Follin : C'est merveilleux parce que je ne savais pas très bien ce que je faisais là en fait, et vous venez de me donner la réponse. Je suis producteur, animateur et réalisateur depuis bientôt dix ans d'un magazine qui s'appelle " Aléas " et dont vous allez peut-être voir quelques extraits cet après-midi.

Je disais que je ne savais pas très bien ce que je faisais là et quand je vous entends je comprends tellement mieux. Alors je vais vous dire pourquoi... Parce qu'ayant fabriqué et suscité maintenant trois cent vingt petites histoires de gens, sur la folie ordinaire, je me rends compte au fil des années que la vraie folie à explorer c'est celle de l'auteur. Et vous savez ça m'a été confirmé par une lecture toute récente que j'ai fait d'un texte de Danielle Sivadon. Elle a écrit un texte magnifique, ça part d'un cas clinique et puis Danielle en tant que thérapeute s'interroge sur sa propre histoire, sur sa propre folie et ça fait les deux tiers de son texte. Nous sommes bien dans le même métier, bien que je ne sois pas thérapeute, quelque chose, une corrélation très forte existe lorsque nous pouvons voir dans les images représentées des gens soi-disant marginaux, hors norme comme on dit, le hors norme et ça fera des scoops à la télé ça c'est sûr, mais là où il va être bien représenté c'est parce que l'auteur va s'emparer du personnage dit hors norme et en faire son écriture à lui, avec son histoire. Et là nous sommes très proches ensemble, comme avec la dame bibliothécaire là-bas, comme monsieur là-bas qui a parlé lui sur un plan beaucoup plus économique... Les six millions d'emplois précaires, toutes ces saloperies, tout ce qui est mis en place dans ce système là ça crée forcément de l'anormalité. Et qui va le prendre en charge tout ça ? C'est elles, c'est la bande de thérapeutes qu'on connaît... Mais ils sont impuissants, ils ne savent pas faire en plus. L'économie actuelle de ce pays crée obligatoirement de la marginalité et partir de cette marginalité l'anormalité va être nécessairement entre guillemets soignée. Hors les propos de la bande de Chimères c'est précisément - dans la foulée d'une vieille histoire de la psy-

chiatrie qu'on pourrait faire remonter à 1942 si vous voulez bien - que la folie institutionnelle rentre dans la folie ordinaire. C'est là où quelque part on fait le même métier vous et moi.

Valérie Marange : Je vais peut-être essayer de répondre très rapidement sur le social triste. J'ai vu que ça achoppait. C'est un peu de provocation, effectivement je suis bien consciente qu'il ne se passe pas que des choses tristes dans les cités, qu'il y a beaucoup d'inventivité, toute une vie associative, toutes sortes de choses qui se sont développées. Le social triste c'est plutôt le point de vue gestionnaire du social actuellement.

Arnaud Hileret (Paris XIXème) : Nous l'avons évoqué succinctement, la folie a bien sûr sa part créatrice mais aussi la dimension de la souffrance qu'il ne faut pas oublier et qui met bien souvent sous le boisseau la créativité des individus sur une durée lambda, etc, et je pense qu'il est nécessaire de l'évoquer et que l'un ne va pas sans l'autre.

Danielle Sivadon : Je voudrais répondre deux mots sur la souffrance parce que c'est un mot qui m'énerve. L'expérience que j'ai de la folie, de la mienne et de celle des autres, c'est que ce n'est pas forcément triste, que ce n'est pas triste de façon transcendantale, triste de naissance. La souffrance de la folie ça dépend des données d'accueil qu'on lui réserve. J'ai suffisamment travaillé à la clinique de La Borde pour savoir qu'être fou c'est pas rigolo, mais ce n'est pas non plus forcément rigolo d'être mère de famille, d'élever cinq gosses toute seule ou d'être exilé, encore que, finalement je trouve qu'être exilé c'est plutôt un bon plan, il vaut mieux être exilé partout et tout le temps, bon enfin, mais la folie n'est pas fondamentalement triste, si on lui donne des conditions d'accueil qui sont assez généreuses, si on travaille ces conditions d'accueil, si on fait en sorte que les gens se sentent bien, se sentent reliés aux autres, qu'ils aient de quoi produire des choses, qu'ils aient de l'amour, de la bouffe, de la musique, des pinceaux, un peu de médicaments s'ils ont des crises d'angoisse comme tout le monde... Mais qu'est-ce que vous avez à ramener la souffrance tout le temps, c'est une notion catho de merde.

Gérard Follin : Je ne suis pas vraiment d'accord avec toi, on a fait depuis bien des années, depuis Cooper, depuis l'antipsychiatrie, cette différence totale entre l'aliénation sociale et l'aliénation mentale. A partir de là tu sers à quelque chose parce que s'il y a une souffrance clinique à soulager il faut bien qu'il y ai le thérapeute, le spécialiste. Après tu as raison, la vie peu reprendre y compris dans des formes folles, mais il ne faut pas mélanger les deux.

Arnaud Hileret : J'entends bien votre propos mais, et c'est là que pour moi le bas blesse, l'autre en souffrance n'est pas accueilli comme il le faudrait, n'est pas entendu, et même il est diaphane, on ne le voit pas. J'ai rencontré quelqu'un très récemment qui a passé six mois en hôpital psychiatrique en banlieue sud, un exilé. Il vient d'être mis à la porte, l'assistante sociale s'est donné un mal de chien pour trouver un lieu d'accueil et là il se trouve dans la rue. Une de mes amies l'a récupéré en bas de chez elle, il est en train de mourir. Il est passé du Chu Ambroise Paré à d'autres hôpitaux qui se le sont renvoyés d'urgences en urgences jusqu'au Chs de Villejuif, et au jour d'aujourd'hui il est revenu devant le domicile de mon amie et il est dans la rue, c'est à dire que les soins prodigués pendant x mois et les médecins constataient un mieux être, mon amie aussi qui allait régulièrement le voir, et bien ça tombe à l'eau. L'accueil réservé c'est bien un des endroits où le bas fait plus que blesser, il y absence, il n'y a aucun pont... Alors, internaliser, externaliser entre guillemets, il n'y a pas de pont...

Catherine Biadi : Je suis artiste et je m'intéresse à tous ces domaines. Là vous parlez de la souffrance, moi je me pose peut-être bêtement la question de la souffrance comme quelque chose qui serait l'additif ou quelque chose en moins ou en plus par rapport à une condition entre guillemets, sous-entendue normale de la condition humaine. Et je me pose la question est-ce que la souffrance ne fait pas partie de la condition humaine et du simple fait d'être né ? Qui peut mesurer, qui est capable de mesurer le degré de la souffrance ? Est-ce qu'on ne peut pas essayer

d'aborder la question de comment vivre à tout niveau avec sa souffrance et avec son degré de souffrance ? Non pas comme une tare, non pas comme une erreur, non pas comme une pilule à avaler, mais comme une partie inhérente du fait de mettre un pied devant l'autre. Est-ce que le simple fait, que ce soit pour un enfant ou pour un individu adulte, par exemple de prendre tout à coup conscience d'une souffrance... On le voit chez l'enfant, dès qu'il prend conscience d'une souffrance tout simplement parce qu'il s'est cogné ou autre, il fait appel à une demande de prise en charge, " j'ai mal ". Et on le retrouve à tous les niveaux, un adulte aussi qui prend conscience de sa souffrance et c'est un appel " prenez-moi en charge " ou même " on doit me prendre en charge parce que j'ai mal ". J'ai l'impression qu'il y a une erreur là-dedans, il y a quelque chose qui ne va pas. Dans quelle mesure on ne doit pas tous essayer de trouver un moyen pour accepter de vivre avec sa souffrance, sachant que tout le monde a une souffrance plus ou moins forte, et que même les gens théoriquement normaux ou qui décrètent la normalité consciemment ou inconsciemment, malgré eux, sont aussi des gens en grande souffrance...

Anne Querrien : Moi je suis décrétée par les médecins comme maniacodépressivepsychotique, je parle de l'intérieur de cette expérience. Dans cette expérience là les premières personnes qui souffrent de votre partie en crise ce sont les autres. C'est à dire que soi-même on se sent extra lucide, on écrit à la terre entière ce que l'on pense, on trouve qu'il faut tout bouger, etc, on a toute une série de comportements qui, en plus dans mon cas, aboutissent d'ailleurs à voir beaucoup plus de lumière qu'il n'y en a normalement, ce qui est très jouissif. Et quand on est dans cet état là, ça met arrivé deux fois, tout d'un coup toute une série d'âmes charitables se pressent autour de vous en disant " c'est intolérable, il faut absolument que tu te fasses soigner, va voir le docteur machin c'est un copain " et ainsi de suite. Bon alors on fait des tas de choses, et petit à petit on commence à prendre des médicaments qui en fait font tomber l'état en question, et on tombe dans un état dépressif qui est beaucoup plus long dans le temps. Tout ça se déroule dans le temps. Je ne sais pas si c'est la souffrance, moi je n'aime pas ce mot là. Mais surtout ce que je voudrais dire c'est que la folie c'est quelque chose qui circule entre les gens, pourtant c'est assigné à des personnes qui sont folles, je suis folle mais j'ai l'air normal comme beaucoup de gens mais je suis folle, brevetée, soignée, etc... Je trouve qu'il y a quelque chose de complètement fou qui se passe juste à côté d'ici, il se trouve que mon meilleur ami habite dans le quartier, là, impasse Bordier près de la rue des Ecoles et j'observe un truc extraordinaire, c'est que l'on détruit des maisons sur des parcelles et que l'on remplace ces maisons soit par des parkings, à ce moment là la parcelle reste ouverte, soit par des pelouses et à ce moment là la parcelle est fermée par des grillages... Et on détruit petit à petit tout un quartier, je ne sais pas si c'est débattu, moi je viens ici en simple visite, mais est-ce qu'il y a un débat quelque part là-dessus, sur la destruction et la mort lente de ce quartier. Il se trouve que je travaille professionnellement dans l'urbanisme et que quand je vois ça je me dis qu'il y a des fous à la tête de cette ville qui sont en train d'organiser la mort d'une partie de cette ville, sans peut-être le faire exprès, peut-être parce qu'ils n'y peuvent rien. Je travaille dans une grande bureaucratie nationale dont l'impuissance à l'heure actuelle frappe tout le monde et conduit éventuellement à des acting-out qui vont conduire l'impuissanté une nouvelle fois dans la clinique psychiatrique de son choix. Cette impuissance fait complètement partie de la folie dans laquelle nous sommes pris, une impuissance finalement à laquelle on coopère tous, et si on commence à dire tout haut qu'elle existe ça relève déjà d'un début d'acting-out.

Jacqueline Aubert : Je vais répondre à la dame, c'est pas la mort d'un quartier c'est tout l'inverse. Moi je suis née à Aubervilliers, j'habite à Aubervilliers, je m'intéresse à ce qui se passe dans la ville et ce n'est pas la destruction du quartier. La rue Bordier est un îlot en complète restructuration, tous les espaces verts qui sont fermés sont des terrains d'attente parce qu'il va y avoir la maison de l'enfance qui va se construire et qui sera ouverte en 2001. Tout ce quartier est complètement restructuré, les maisons qu'on détruit sont des maisons insalubres où il n'y avait peut-être même pas les waters, même pas l'eau dans les appartements, il y avait peut-être encore l'eau dans la cour et il y en a une qui va être gardée et qui sera le centre de la maison de

l'enfance, et tout autour sera construit tout un travail pour les enfants. Ce n'est pas la destruction de la ville. Il y aura un passage avec la bibliothèque qui est en face, ça va être quelque chose de très très très bien. Ce quartier là ne ressemblera plus à rien de ce qu'il est aujourd'hui.

**(diffusion du film " Trames " réalisé par Abraham Segal)**

Michel Lobrot (professeur à Paris VIII) : J'ai été très mêlé à tout ce qui s'est passé dans la psychothérapie institutionnelle depuis très longtemps, et ce que je me demande c'est si le thème de la folie est actuellement un thème porteur. Je ne suis pas absolument sûr que ce soit un thème très porteur, c'est un thème qui a eu beaucoup de succès à une certaine époque et ce qui me frappe beaucoup parce que j'anime aussi un café genre philosophique à Paris qu'on appelle " café-débat " où par exemple les problèmes de société ne sont jamais posés, ce sont toujours des problèmes absolument personnels, vitaux, existentiels... Je lisais aussi dans le Canard enchaîné le texte sur Jacques Salomé qui vend ses livres à des millions d'exemplaires, parce que ce sont des livres justement où l'on parle de problèmes vécus, existentiels aussi. Et je suis très frappé par le fait que les gens actuellement, et nous y compris peut-être, sont plus intéressés par des problèmes personnels que par des problèmes de société. On peut s'en désoler d'ailleurs, mais je crois que c'est la réalité. Je sais que personnellement par exemple la folie appliquée à moi je ne vois pas trop, j'ai du mal à me penser en terme de folie, c'est une approche que j'ai du mal à faire, autant je vois le problème de la folie comme problème de société incontestablement, autant j'ai du mal à me l'appliquer à moi-même. C'est pour ça que ce matin je me disais " mais en quoi je suis fou ? ", oui je suis fou bien sûr mais à quel point de vue, où, comment ? Et je m'interroge sur la manière dont on pourrait poser un problème comme ça qui serait plus dans l'actualité, la manière dont les gens se posent actuellement ce problème. Je ne sais pas trop. Actuellement les gens posent beaucoup les problèmes amoureux, de couple, de solitude aussi, qui correspondent peut-être au même problème vu sous un angle différent.

Agnès Bertomeu : Je voudrais reparler de cette question, parce que juste avant le mot folie me gênait aussi. Il y a cinq minutes on a eu une discussion dans la salle, à l'entracte, sur qu'est-ce que c'était que la folie ou les folies ? Et on pensait à ce qu'on appelle aussi les petites gloriottes... A Bobigny il y a un arrêt de bus vous savez qui s'appelle la folie, plus loin à Bondy il y en a un qui s'appelle la Philosophie et il y a aussi un quartier de La Folie. Mais on se disait qu'il faudrait rechercher la vraie définition de qu'est-ce que c'est qu'une folie. On l'a inventé puisqu'on avait pas le dico sous le coude et la bonne définition semble-t-il, celle qu'on a inventé, c'est que c'était des endroits, des espèces de petits kiosques ou de constructions qui ne servaient à rien mais qui étaient mis comme ça dans le désert de Retz, ou à la Villette. Donc finalement un peu des endroits comme ici, aux Labos, on se demande à quoi ça sert ce machin, c'est pas une maison, c'est pas un hôtel, c'est pas un hôpital, c'est pas un théâtre, mais ça peut être un tas de choses, et finalement, c'est ce qui était dit tout à l'heure, un lieu de rencontre et de rendez-vous. Moi je retiendrais ça. En fait au Moyen-Age " fol-folis " si on veut revenir au dictionnaire c'était le souffle, le vent, la maison des courants d'air et la maison des courants d'air dans la tête c'était le fou. C'est pour ça qu'il avait cette espèce de bonnet, parce que ça passait dans tous les sens, on retrouve ça dans le carnaval avec tous les instruments dans lesquels on souffle, ce qu'on appelle les langues de belle-mère, ces instruments dans lesquels on souffle et ça pousse un cri de pintade. Tous les instruments à vent comme ça symbolisaient ou incarnaient le fait que le vent ce jour-là, le jour de carnaval circulait partout et dans les têtes, et c'est pour ça que le fou était le roi du carnaval parce que c'était celui dans la tête duquel le vent était censé circuler le plus. Moi vous voyez je prendrais plutôt la folie du côté de l'ouverture que peut être ce lieu plutôt que de celui de la pathologie mentale ou l'individu qui se penche sur lui-même pour savoir quoi ou qu'est-ce... On garderait cet aspect ouvert des choses, et je reviens sur cette idée de chantier, sur le fait qu'on mettrait en chantier des journées successives ici qui devraient finalement aboutir à une folie généralisée qui se produirait vers l'été ou l'automne 2001 et qui serait un événement foliaque ou foliesque, je ne sais pas, c'est à dire un événement toujours dans cet esprit de circu-

lation des différents courants d'air qu'on pourrait amener ici et qui pourraient déposer quelques nuages. On pourrait dans ces journées, qui seront programmées ensuite, recueillir quelques préciosités qui circulent dans les airs comme ça ou qu'on a mises dans des tiroirs, des documents, des films, etc. Sur le plan du projet de recherche dont j'avais parlé, j'en profite là, il va falloir qu'on arrive à définir un petit groupe parmi ceux que ça intéresse de travailler sur ces histoires d'équilibrage dans les villes, comment tenir les équilibres instables sans que ça se massifie ? Comment rester aérien ? Le thème de la folie c'est ça.

Bernard : Depuis des années je vibre et je travaille sur le sujet qui nous a amené aujourd'hui et qui s'appelle " vivre avec nos folies ". Je passe sur les débats de ce matin qui m'ont fait monter la pression, parce que j'ai entendu des choses... Je vais vous parler de mes activités. En matière de folie j'en note un certain nombre, la première c'est la folie collective. Cette folie collective est parfaitement orchestrée, organisée, cultivée et gérée par le tissu médiatique voir même l'enseignement. Comme beaucoup l'ignore l'enseignement est source de générations de folie collective, elle en est même la première. La deuxième des folies c'est la folie individuelle, elle est effectivement l'aboutissement et elle découle de la folie collective mais la folie individuelle est intéressante parce que c'est celle que l'on observe le plus. Ce qui vient derrière c'est le dérangement mental, et je précise bien dérangement mental, je ne dis pas maladie mentale, c'est fondamental parce que maladie mentale sous-entend que l'on peut soigner, hors je regrette le dérangement mental c'est un dérangement, ça ne se soigne pas, ça se gère, on en fait ce que l'on peut mais ça ne se soigne pas. Et quand on prononce maladie on permet à certaines personnes qui se font passer pour des médecins de faire beaucoup d'argent, et j'ai bien aimé le film de ce matin parce qu'il a mis en valeur des gens qui dénoncent ceux qui se font passer pour des médecins et qui détruisent les individus jusqu'à les faire passer pour des vrais malades mentaux alors que ces individus étaient au départ entrés quasiment normalement. Le dérangement mental moi j'en reconnais deux. Il y a celui qui repose sur une panne de la machine cérébrale, une fois qu'on est en panne en matière cérébrale il n'y a pas de mécanicien qui soit capable de réparer. Ce dérangement mental qui repose sur une panne de la mécanique humaine justifie l'hospitalisation. Le deuxième cas de dérangement mental, et c'est plus difficile à faire comprendre, repose sur une mauvaise assimilation de la connaissance et de l'information. C'est à dire qu'il y a des personnes par exemple qui ont un peu trop lu, dans les hôpitaux psy j'ai vu un nombre important de personnes qui étaient là parce qu'ils avaient trop lu de livres, qu'ils avaient mal assimilé les choses qu'ils avaient lues, qui avaient perdu la notion des choses importantes et des choses secondaires et qui disaient des conneries qui allaient très loin. Et là effectivement on ne devrait pas forcément interner tous ces gens là.

Nicole Habrias-Simon (psychothérapeute) : Je suis un peu perdue, je ne sais pas si c'est ma folie ordinaire ou pas, mais je me sens un peu perdue, parce que je suis venue ici parce que j'habite Aubervilliers, j'ai choisi d'habiter Aubervilliers. J'ai de temps en temps à faire avec la folie, pas la folie ordinaire, la véritable folie, et je suis venue ici pour essayer de construire un espace de douceur comme on disait ce matin, j'adhère beaucoup à ça et j'aimerais que dans ma ville on construise ensemble un espace de recherche qui permette peut-être à la folie ordinaire mais aussi à la véritable folie d'avoir droit de citer. Et moi je suis d'accord pour participer à un groupe de recherche là-dessus. J'aimerais être un peu moins perdue dans ce qui se dit, il se dit beaucoup de choses et il y a des choses qui ne me paraissent pas participer, mais pourquoi pas, de ce que j'étais venue chercher.

Valérie Marange : Justement peut-être que si on veut construire un espace d'accueil de ce genre il faut accepter qu'il y ait des paroles perturbantes, sans ça, ça ne peut pas marcher.

Jean-François Marguerin : Je souhaite dire au passage combien je considère que ce lieu est important, original, singulier et qu'il est me semble-t-il la rencontre entre diverses choses mais aussi la problématique de l'art avec autre chose. Ça m'a beaucoup frappé tout à l'heure que le

film d'Abraham Segal ait été présenté sans qu'à aucun moment on ne cite le nom du réalisateur. Parce que certes c'est un travail de documentariste mais c'est un formidable travail de documentariste. C'est pas seulement un témoignage comme ça du réel, je crois que le travail sonore par exemple, musical entre le cri... Je ne suis pas dans les milieux psy ça se sent sans doute, chacun ses phobies, chacun ses repères... J'ai été un peu agacé parfois, je dois le dire, par certaines interventions très cognitives entre soi. Ne le prenez pas mal, mais que vous ayez Madame une phobie particulière sur le mot souffrance ça vous regarde, mais je crois que celle qui hurlait dans le film d'Abraham Segal était particulièrement souffrante ou alors c'était un montage et il faut l'expliquer. Et cette intelligence, et ce prolongement du cri par la flûte était suffisamment marquant pour que l'on puisse au moins se rappeler d'emblée du nom du réalisateur. Si je dis ça c'est que pour faire avancer les choses, c'est mon intention en tout cas, je retiendrais deux choses qui ont été dites ce matin : un emprunt à Foucault qu'en effet j'ai lu et comme beaucoup d'entre nous, en tout cas de ma génération, j'ai été marqué par cet ouvrage qu'est " L'histoire de la folie ", je ne connaissais pas cet additif à la dernière édition mais en tout cas ça pose pour moi furieusement problème, je l'ai soigneusement noté : nous nous reconnaissons dans les oeuvres de Nerval ou d'Artaud, " et pourquoi pas en eux ? ". Voilà un beau matériau de travail, je n'ai pas le sentiment qu'on se reconnaît - si pour moi les mots ont un sens - en Artaud, en Nerval, en Sade et en tous ceux qui sont passés par... L'oeuvre est là, je ne suis pas sûr qu'on se reconnaisse dans l'oeuvre, et je ne suis pas sûr non plus qu'on se reconnaisse forcément dans l'oeuvre de celui qui n'a jamais transgressé entre guillemets, et je mets pleins de guillemets, la normalité. Je ne suis pas sûr que je me reconnais en Giacometti quand je vois les oeuvres de Giacometti... Il y a un problème fondamental qui est posé là et qui me semble devoir être travaillé, c'est à dire qu'est-ce que c'est que l'oeuvre d'art ? Quel est son statut ? Quelle est sa relative ou totale autonomie par rapport à son auteur ? Et je trouve que Foucault dit là quelque chose qui, si on le prend de manière très littérale, me semble être une énormité, ce qui m'étonne chez un penseur pareil. Si je viens de dire ça, excusez-moi, c'est effectivement parce qu'on est dans les Labos et que c'est un lieu d'artistes, etc, et que ça croise des choses...

Deuxième des choses que j'ai entendu ce matin, qui m'a beaucoup fait réfléchir, parce que c'est passé comme ça, et on est bien dans un lieu où depuis ce matin se profère du langage, vous et en particulier les animatrices de Chimères votre matériau premier c'est bien tout de même le langage, y compris l'absence de langage que peut être l'aphasie et autre... Donc, un mot est passé comme ça comme lettre à la poste, qui pour moi n'est pas passé comme lettre à la poste, c'est un mot de Gérard Follin, il a parlé de folie institutionnelle et il me semblait que même s'il y a la folie ordinaire, les folies du XIXème siècle, même si effectivement l'on peut reprendre toutes les occurrences du mot folie, il me semble quand même qu'on s'était retrouvé ici sur quelque chose qui était la question de cette déviance individuelle qui pose problème à l'institution. Je ne sais pas dire ça plus mais je le dis délibérément de manière minimaliste. Peut-il y avoir - et c'est ça ma question qui ne va pas trouver réponse maintenant mais qui peut être une occurrence du chantier - une folie institutionnelle ? Qu'il y ait de la monstruosité institutionnelle, qu'il y ait de la barbarie institutionnelle, qu'il y ait du cynisme institutionnel, tout ce que vous voulez, mais peut-il y avoir une folie de l'institution ? Ne me répondez pas, je crois que c'est un vrai, un puissant sujet qui doit supposer aussi que l'on explicite un peu son référent. C'est à dire, " comme disait l'autre " il y a bien longtemps, d'où on parle ? Est-ce que l'on parle d'un lieu analytique ? Est-ce que l'on parle d'un lieu politique, sociologique, linguistique ? D'où parle-t-on quand on introduit telle ou telle notion ? En tout cas, pour moi, je le dis parce que ça me semble être utile aussi dans les séances qui pourront venir, ça ne va pas du tout de soi qu'il puisse exister une folie institutionnelle.

Monsieur ? : Une folie institutionnelle ça existe, le nazisme ou le stalinisme il me semble que ça en donne de bonnes illustrations. C'est une folie institutionnalisée comme une idéologie d'Etat, officielle. Je ne sais pas si vous cherchez la discussion ou la contradiction, mais je pense que ça existe. Et à un autre titre, titre plus ordinaire, d'une folie plus ordinaire mais institutionnelle aussi, on peut considérer que notre monde industriel moderne est une bonne illustration d'une

folie généralisée autour de fantasmes tels que la réussite personnelle, le profit, l'intérêt capitaliste et le chacun pour soi qui en fait, en quelque sorte, est un déni de l'autre, alors comment peut-on chercher le bonheur à travers le fait d'écraser autrui ? Je ne vois pas, franchement.

Michel Lobrot : Je voudrais revenir un peu sur la critique que vous avez faite de Foucault à l'instant et je pense en particulier à ce qu'a écrit Marcel Gauchet sur Foucault, il a quand même critiqué Foucault, et il a dit que, par exemple, il n'était pas d'accord avec la thèse de " l'histoire de la folie " parce qu'il pense, lui, qu'à partir du XIXème siècle il y a eu une sensibilité qui s'est installée vis-à-vis des fous, mais pas seulement des fous d'ailleurs, vis-à-vis des sourds, des aveugles, des débiles, toutes ces catégories là complètement différentes... Il explique par exemple que jusqu'au XVIIème siècle on allait voir les fous comme on va voir les bêtes sauvages, comme on va au zoo maintenant. On regardait les fous, on les provoquait d'ailleurs, on riait d'eux, etc. Et il montre qu'au XIXème siècle tout a changé et qu'en réalité à partir de la révolution, spécialement, il y a eu au contraire une certaine sympathie pour eux, comme d'ailleurs pour les sourds, les aveugles... C'est à ce moment qu'on a créé l'alphabet braille, etc. Il montre tout un ensemble de choses qui montre que la sensibilité par rapport à toutes ces catégories a changé profondément. Et ça, je le crois, parce que j'ai travaillé dans l'enseignement pour inadaptés, pour enfants débiles... Et je pense qu'il serait intéressant, par exemple au niveau d'une recherche, de voir quelle est notre véritable attitude par rapport à la folie. Parce que je pense qu'il y a beaucoup d'hypocrisie là-dedans. On dit toujours qu'on est ouvert, qu'on a pas peur, mais je pense que c'est pas vrai. Moi, je me suis occupé de gens qui déliraient, je pense en particulier à une de nos amies qui a déliré pendant plusieurs mois, déliré en permanence, Nicole et moi on s'en est occupé, ça a été une expérience fantastique et terrible. Et ce n'est pas du tout rien, on a beaucoup d'hypocrisie à ce sujet et ce serait intéressant de savoir, justement, où on en est, comment on voit la folie des gens qui sont catégorisés comme fous, ou des gens qui peuvent l'être réellement, ou de nous-mêmes, de nos proches ? Ce serait vraiment intéressant de le savoir.

Arnaud Hileret : Pour revenir sur l'intervention de Nicole tout à l'heure, qui habite Aubervilliers et qui est psychothérapeute, et qui nous disait qu'elle aurait souhaité peut-être une ligne de travail pour un peu déterminer, je crois, un accueil plus tempéré, plus doux, plus ouvert, je pense que nous pourrions poser, déterminer quatre ou cinq lignes de travail, c'est une idée parmi d'autres, et en fonction de l'intérêt que chacun y porte, se regrouper, pour donner un petit élan, et au fur et à mesure du travail de chacun des groupes il y aurait bien sûr toujours des passerelles à apporter, mais peut-être que nous pourrions lancer cinq, six thèmes...

Bernard Doray : Je suis psychiatre et je fais un certain nombre d'autres choses aussi. Entre autres j'ai écrit un livre " Le taylorisme industriel comme folie rationnelle ". Je pense qu'il est possible de faire des approches des réalités institutionnelles, en particulier lorsqu'il s'agit de manipuler les activités humaines, les clivages internes au sujet, de l'extérieur et en fonction de buts opératoires. Moi j'ai envie de parler de systèmes affolants, si l'on veut ; qui génèrent une forme de folie. Ces derniers temps, je me suis beaucoup déplacé dans des pays en situation de guerre et en particulier je suis beaucoup allé au Rwanda. Je me rappelle qu'une des premières questions qu'on m'a posée lorsque je suis arrivé comme psychiatre au Rwanda et que j'ai rencontré mes collègues de l'hôpital, c'est " mais est-ce que tous ces gens là qui ont commis le génocide est-ce qu'ils étaient tous fous ? ", et c'est vrai que c'est une question sur laquelle je suis resté, ce n'est pas une question " légère " .

Et ce que vous disiez à propos de la folie " aérienne " me fait penser à l'une des premières idées qui était venue à une amie psychologue rwandaise qui vit en Belgique, c'est à dire qu'elle avait un peu de recul par rapport à la situation, mais elle était en même temps très impliquée, et son idée donc était qu'il faudrait mettre des éoliennes sur les collines. Son image ce n'était pas plus que ça mais c'était ça, c'est à dire " il faut qu'on recomprenne que l'air peut circuler à nouveau, que l'air peut circuler ". Alors ça faisait référence naturellement à toutes sortes de niveaux, mais je me dis que peut-être il faudrait parler de folies légères et de folies lourdes.

Les folies institutionnelles ce sont des folies lourdes, et il y a des folies saines, nécessaires. Là par exemple, je suis en train de travailler sur un projet, et peut-être qu'on peut en discuter ensemble. Je n'en suis pas l'initiateur, il s'agit plutôt d'une sorte de réflexion et d'accompagnement, autour de ce projet qui s'appelle " Le jardin de la mémoire " et qui a été proposé par un artiste d'Afrique du Sud qui vit ici, Bruce Clarke. Il s'agit justement d'amener des centaines de milliers de pierres dans un lieu qui ne soit pas un lieu mémorial comme il y en a beaucoup au Rwanda, là où il y a les restes des morts, etc. Là il s'agit d'un lieu à part ; ces pierres étant posées à chaque fois par quelqu'un, pour quelqu'un, et si on fait le compte de tout ce qui s'est passé dans ce pays, effectivement ça fait peut-être un million de pierres qui seront déposées là, dans une espèce d'oeuvre collective absolument énorme. Les premières ont été posées il n'y a pas longtemps, au mois de mai, au moment de la " rencontre Fest Afrika " qui était une rencontre très très importante. Et ce qui revenait beaucoup dans les propos de l'inventeur, de Bruce Clarke, c'était " il faut qu'elles soient lourdes ces pierres, il faut qu'elles soient lourdes ". Mais dans ce cas c'est lourd pour créer de la légèreté, pour recréer une espèce de mouvement, mais ce qui me paraît important c'est qu'il ne s'agit pas d'une simple " décharge " de pierres. J'avais écrit un petit article dans le Monde Diplomatique à propos de cette initiative. Je l'avais intitulé " la digue ", en commençant par une citation de Freud dans laquelle il dit que la Culture, la Culture au sens anthropologique, de ce qui fonde l'oeuvre humaine, c'est comme la digue du Zuyderze, qui sépare la terre et l'eau, le monde humain et le magma, etc...

La rédaction a modifié le titre de façon désinvolte en titrant : " Catharsis ", parce que l'idée est plus simple et parle plus au public. Mais c'est dommage, parce qu'il ne s'agit justement pas d'une décharge, d'un délestage, mais de refaire du refoulement fondateur et resymbolisant.

Ce qui me paraît important dans cette expérience c'est que c'est une oeuvre d'artiste qui mobilise une société pour tracer une limite au magma mortifère.

Séverine Batier (comédienne) : Je voulais revenir juste un peu sur le film, mais en même temps rebondir sur la proposition d'Arnaud. Moi, ce qui m'a beaucoup frappé dans ce film c'est à quel point en fait les personnes qu'on a vues témoigner ont eu une réelle prise de conscience sur eux-mêmes, et en fait, ont repris leur destin en main, enfin, leur existence en main, et en ce sens là je te rejoindrais sur l'idée de la souffrance qui ne doit pas être une fatalité. Ils ont eu un regard, une distance sur eux-mêmes qui a fait que quand je les ai vus je me suis dit que moi je ne me prends même pas en main à ce point là. Je crois que c'est ça peut-être qui est l'enseignement le plus profond à retirer. C'est qu'on a à apprendre autant d'eux, qu'eux peut-être de nous, et que ce collectif, dans sa démarche, a permis à chacun d'avoir un regard personnel, ce qui a fait qu'ils ont pu se déplacer et là ça me fait penser à un philosophe qui s'appelle Giorgio Agamben et qui dit que le paradis c'est exactement le même lieu que là où nous vivons... à peine déplacé.

Danielle Sivadon : Je suis bien sûr très sensible à ce que tu dis. Je ne comprends pas très bien les débats sur la folie, ça fait soixante ans que je vis dans le milieu psychiatrique puisque j'y suis née, puis j'ai été psychiatre, c'était pas une bonne idée, mais on ne se refait pas, et je pense que ce que j'ai appris le mieux c'est effectivement au sein de ce collectif de Trames, qui a quand même été résumé par Abraham Segal de façon merveilleuse dans un film de 52 minutes, mais qui a été une expérience collective de huit ans, et j'ai vraiment l'impression que c'est à partir d'une pratique collective quotidienne sur des années qu'on arrive à comprendre, un tout petit peu, ce qu'il en est de la folie. La sienne, celle des autres, etc. Les débats d'idées moi, finalement, je n'y comprends rien. C'est pour ça que si on propose, ici, des pratiques, j'en suis, je veux bien recommencer une pratique collective. Si c'est pour dire la folie individuelle ça existe, ou la folie collective ça existe, ou que vraiment c'était affreux le nazisme, le stalinisme, c'était de la folie... Je n'en sais rien moi, je m'en fous, ce qui m'intéresse c'est de monter des espèces de machines pragmatiques, des pratiques collectives avec des gens qui sont dans la merde, que ça soit des fous, des pas fous, en fait personne n'en sait rien, jamais. Les psychiatres, ils sont fous, pas fous ? Je n'en sais rien non plus. Mais de penser en marchant, c'est Machado qui a dit ça mais c'est toujours vrai, sinon la pensée théorique, le bien, le mal, la souffrance, pas la souffrance, moi je



ne peux rien dire. Et je voudrais qu'on sorte des Laboratoires ce soir avec des projets très pragmatiques, des idées floues on peut en avoir des tonnes. Je crois que moi je ne sais plus ce qui est vrai, ce qui n'est pas vrai, je ne veux même plus le savoir, je suis incapable de le savoir.

Michel Lobrot : Je pense qu'un sujet intéressant ce serait par exemple de savoir comment un lieu comme Aubervilliers génère de la folie, dans tous les sens du mot, aussi bien psychiatrique qu'au sens créatif, dans n'importe quel sens. Je suis par exemple frappé par une chose, c'est que Nicole, mon amie, est psychothérapeute, moi aussi, et il y a des gens qui refusent de venir la voir parce qu'ils ne veulent pas venir à Aubervilliers et qu'ils ont peur. Ils disent " ah, vous habitez à Aubervilliers, non je ne peux pas aller à Aubervilliers ". C'est à dire qu'il y a des rues qu'ils ne peuvent pas prendre, des lieux qu'ils ne peuvent pas voir, voir des émigrés, etc. Pour moi c'est une forme de folie, et je trouve une folie intéressante quelque part, au sens qu'elle mérite d'être étudiée. Aubervilliers a été l'endroit où Pierre Laval a commencé et poursuivi sa carrière, personnage fantastique, de la dernière guerre, qui a mal fini. Et Aubervilliers pour lui était un lieu très important, parce que c'était aussi une espèce de démagogie par rapport à la classe ouvrière, enfin il y avait toute une idéologie, tous ces gens qui ont viré au fascisme à la dernière guerre et qui étaient à Saint-Denis ou à Aubervilliers, c'est très caractéristique, comme Doriot par exemple et d'autres. Là aussi il y a une folie qu'a générée, quelque part, Aubervilliers. C'est à dire que je crois que des lieux comme ça génèrent de la folie, et que ce serait intéressant de savoir comment, et quel genre de folie ils génèrent ?

Monsieur ? : Je voulais juste répondre au niveau de ces doubles sens du mot folie. C'est vrai que si on parle du mot folie sur un plan institutionnel on en arrive à aborder des problèmes politiques, je suis bien d'accord que ce n'est pas le débat d'aujourd'hui, donc je vais laisser les responsables de cette rencontre reprendre la parole pour proposer des animations. Je pense que c'est intéressant de parler de la folie sur le plan individuel, dans la mesure où justement une activité créatrice peut être génératrice d'un certain équilibre dans la réalisation de l'individu. C'est cela que l'on recherche aujourd'hui. Cette folie je crois qu'il faut la comprendre donc sur un plan individuel, sur un plan de recherche, de créativité, dans un cadre collectif qui est celui des Laboratoires d'Aubervilliers.

**(diffusion " Aléas ")**

**Commentaires après diffusion :**

Nicole Habrias-Simon : Moi je ne fais pas la liaison avec ce qui s'est passé avant qu'on ne voit les films ? Alors si quelqu'un peut me l'expliquer ? Je suis contente d'avoir vu ces films, je pense qu'on peut parler beaucoup à partir d'eux, mais...

Gérard Follin : A part le dernier que vous avez vu, qui a été projeté dans son intégralité, ce que vous avez vu c'est une compilation, c'est pas des films, c'est un programme qui donne ou qui tente de donner l'humeur de l'esprit de cette émission, qui est, comme vous l'avez bien senti, totalement aléatoire. On va dire qu'on passe, n'ayons pas peur des mots, carrément du coq à l'âne. Mais chacun des films dans leur intégrité raconte une histoire... Dans les seize extraits que vous avez vus, s'ils étaient développés chacun, d'abord on y serait jusqu'à deux heures du matin ce soir, ils racontent chacun une histoire vue d'un certain point de vue. Alors ce qui se passe avant l'histoire, après l'histoire, à la limite je vous dirais... Ce serait plutôt du domaine du reportage journalistique parce que c'est le boulot des journalistes de savoir exactement exposer les tenants et les aboutissants, mais ici " Aléas " se distingue précisément de la nature du reportage, c'est pourquoi d'ailleurs je ne parle jamais de sujet mais toujours d'histoire. C'est bien parce qu'on prend une histoire dans son événement du moment. Donc, l'avant, l'après, c'est pas vraiment la question des réalisateurs. Ca peut être la question du public, par contre. Alors si le public veut en savoir plus, et bien il y a des relais, il y a la presse, un tas de reportages à la télévision qui sont faits sur les mêmes sujets abordés par " Aléas ". Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question ? La question était qu'est-ce qui se passe avant ?

Nicole Habrias-Simon : Pas avant pour les films, avant dans la journée...

Gérard Follin : Ah alors excusez-moi. Ce qui se passe avant ? J'étais là à 11h ce matin, c'était formidable... Mais le lien qui amène une telle projection dans le cadre de cette journée ? Ce n'est pas à moi d'y répondre...

Valérie Marange : Sur le rapport d'une chose avec une autre, il y a un truc qui s'appelle l'association libre, je crois que si on ne peut pas faire ça au minimum dans un lieu comme ça, ce serait quand même dommage. Moi ce qui me frappe dans ce film c'est comment les gens ont cette espèce d'apparence de normalité et disent des trucs complètement dingues, tout ça sur ce ton très sérieux de quelqu'un qui est face à une caméra pour expliquer son histoire, c'est ça qui est fabuleux. Dans celui dont a vu un extrait au début, l'histoire du cercueil, ce qui est extraordinaire dans celui-là c'est d'abord que ; on a vu que l'histoire du cercueil ; mais c'est un type qui passe son temps à inventer des tas de machines, il est complètement fou mais en même temps extrêmement productif, et dans son affaire d'enterrement il réussit à mobiliser tout un tas de gens dans son délire, puisqu'il obtient un hélicoptère pour se faire transporter, il se fait filmer par la télé, il y a des centaines de gens qui viennent assister à ce truc...